

HERCULE VALJEAN

La boîte à musique

ÉDITIONS
MONTREAL
DÉTECTIVE *Enrg.*

BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-038

La boîte à musique

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 690 : version 1.0

La boîte à musique

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

La rue.

Les néons, les klaxons, les piétons.

La rue.

La grande rue où il pleut, où il fait froid, où tout bouge, vit, grince et court.

La rue et ses lumières, ses passants affairés, ses autos courant en tout sens, ses policiers occupés à diriger les courants divers du trafic.

La rue et ses appâts du soir.

Brillante et rutilante, gaie et sans être gaie, triste sans le laisser voir.

La rue belle.

La rue tragique.

La rue maudite où se jouent souvent les pires drames de la vie.

Le Domino Noir insoupçonné sous sa

personnalité réelle de jeune homme désœuvré que ses amis traitent de oisif inutile, déambule le long du trottoir.

Le collet de son paletot est relevé contre le vent glacial qui s'engouffre dans les canyons ménagés par les hauts édifices et les gratte-ciel.

Le Domino Noir, ennemi juré du crime, Némésis de tout homme qui transgresse les lois humaines.

Le Domino Noir, dont personne, sauf un reporter au Midi, ne connaît l'identité.

Ce reporter, Benoit Augé, est l'homme de confiance du Domino Noir. Il est placé dans une situation avantageuse, lui donnant accès au crime avant tout autre civil.

Comme il est loyal, et sincère, le Domino Noir a implicitement confiance en lui, et Benoit Augé n'a jamais trahi cette confiance.

Ce soir, le Domino Noir, sous sa personnalité de jeune homme du monde, s'ennuie un peu.

Aucune cause en marche, la pluie, et une espèce de lassitude morale qui tend à devenir

physique.

Le Domino s'ennuie, mais il est surtout fatigué.

Fatigué du crime et des criminels.

Fatigué d'être toujours celui qui traque le crime, le dépiste, en impose la punition.

Le Domino Noir, pour se reposer, pour se changer les idées, a décidé ce soir de délaisser son club habituel, et d'aller au hasard de la rue, dans les endroits fréquentés par le peuple, et la pègre moyenne.

Il a donc enfilé sur cette grande rue, cherchant un bar où il pourrait consommer quelques verres tranquillement, en regardant vivre la vie des gens ordinaires.

Un néon rutilant l'attire.

JIMMY'S BAR.

Il entre.

Une devanture en vitrolite, noire et rouge, d'un clinquant désagréable.

Le Domino Noir entre, trouve une place libre

au bar, s'y appuie, et commande.

Il ne remarque pas ses voisins tout d'abord.

Mais il jette un coup d'œil, et voit que c'est une voisine.

Une jolie blonde.

Fatiguée, mais jolie.

Des cheveux d'un blond qui a bien l'air d'être naturel.

Son compagnon, que le Domino Noir examine à la dérobée, est apparemment un type qui a goûté de la police et du pénitencier.

Grand et très mince, il a les yeux cruels, et un pli mauvais et désabusé dans la bouche.

Le Domino Noir se rabroua lui-même.

– Je vois des criminels partout. Je devrais me corriger. L'individu est probablement un agent d'assurance.

Le Domino but son verre d'un air songeur.

Si toutefois un crime était commis ce soir, le Domino ne bougerait pas.

C'était une manière de vacance que cette incursion dans les bouges de la ville.

Un repos, un changement d'idée, une détente.

Le Domino tournerait le dos à tout crime qui s'offrirait à lui.

C'est une affaire entendue.

Il se retourna un peu, pour voir l'apparence du bar où il était.

C'était une salle assez basse, dont la décoration intérieure jurait contre la décoration extérieure, tout clinquant que celle-ci fut.

Ici, en dedans, un nettoyage n'aurait pas fait de mal.

Un bon nettoyage pour éclaircir les murs enfumés, et changer la couleur du plancher qui luisait de crasse grasseuse.

Une trentaine de tables occupaient la salle.

Chaque table accueillait un couple ou deux, et malgré l'heure avancée de la soirée, on n'entendait pas beaucoup de bruit.

Comme si les clients tenaient leur voix basse

intentionnellement.

Quelque chose devait les tenir ainsi.

Le Domino regarda son voisin de nouveau, et vit qu'il portait un habit de soirée de très bonne coupe.

D'une coupe qui tranchait sur la moyenne des vêtements des clients réunis ici.

À ce moment, une phrase de la blonde surprit le Domino.

Elle avait parlé plus fort qu'elle ne l'aurait dû, car son compagnon lui poussa son coude dans les côtes. Elle avait dit :

– ... Et même s'il a un revolver, qu'est-ce que ça peut faire ? As-tu peur de lui ?

C'était assez pour faire lever l'oreille du Domino, et la bonne...

Il s'approcha imperceptiblement.

Un homme entra, se faufila à travers les tables, vint prendre place de l'autre côté du Domino.

Le Domino ne le vit même pas.

Il cherchait à comprendre ce que disaient la

blonde et son ami qui parlaient à voix basse depuis quelques secondes.

Le nouveau-venu observa un instant le Domino, puis il le poussa du coude.

Il est évident qu'il était saoul.

Il bredouillait.

– Hé, l'ami... veux-tu boire à ma santé?...
Meilleur homme de Montréal, gagne ben d'l'argent... Bois, envoie, bois un petit peu... À ma santé, Jos Sigouin, serrurier, pis un expert...
Je t'en passe un papier...

Il se pencha vers le Domino.

– Es-tu capable de faire ça, toi ?

Il étendit la main, et battit la mesure comme pour un orchestre invisible.

Immédiatement, une espèce de musique sur quatre notes, répétant toujours le même air, envahit les alentours du bar. Une petite musique aigrelette, douce.

Comme des cloches célestes.

Le Domino se mit à rire.

– Donne-moi la boîte à musique dans ta poche, et je ferai bien la même chose que toi.

L'homme saoul se mit à rire en se frappant la cuisse...

– T'es bon, toi, tu savais ça sans que personne te le dise... T'es bon...

Il tira de sa poche une petite boîte carrée, en métal luisant. C'était une espèce de boîte à musique, émettant cette étrange mélodie à quatre notes.

Le Domino la prit dans le creux de sa main.

Il l'examina.

C'était réellement bien fait.

Et ne ressemblait pas du tout à un jouet...

– À quoi ça sert ? demanda le Domino.

L'homme se retint après le comptoir pour ne pas tomber.

– Ça, c'est ma fortune. Demain, je vais faire ma fortune avec ça d'un coup sec... Comme ça !

À ce moment, le Domino, qui s'était retourné pour voir l'homme, vit que la blonde et son ami

s'étaient penchés par-dessus son épaule, et qu'ils examinaient la boîte eux aussi.

L'homme vit les deux nouveaux spectateurs, se troubla visiblement, et se mit à bredouiller de plus belle.

Puis, sans plus de cérémonie, il plaqua là le Domino Noir, et sortit.

Quelques instants plus tard, la blonde sortait, suivie de son ami.

Le Domino Noir n'était plus intéressé.

Il chercha des yeux, dans le bar, voir s'il n'y aurait pas un autre sujet intéressant, mais ne le trouva pas.

Alors il sortit à son tour.

Le voisin du bar, une petite rue débouchait sur l'artère principale de la Métropole.

Il enfila dans cette rue, décidé de retourner chez lui à pieds.

Il enfila dans cette rue, marcha cent pas.

Il avisa une ombre noire d'un assez étrange effet, qui gisait dans un coin, près d'une clôture.

Il regarda de plus près, vit que c'était un cadavre.

Il s'approcha, fit sourdre la lueur de sa lampe de poche sur le cadavre. C'était un homme.

Plus que ça, encore, c'était l'homme au jouet musical.

Il avait un couteau planté en plein cœur...

Mais il avait été frappé par en arrière.

– Manières de lâche, murmura le Domino.

Il fouilla les poches de l'inconnu, voir ce qu'il y découvrirait.

– Tiens ?

Il n'y avait rien. Les poches étaient vides.

Pas de portefeuille, aucun papier...

Pas même de boîte à musique.

C'était surtout ça.

La boîte à musique manquait.

– Je me demande... se dit le Domino Noir.

Il se demandait pourquoi on avait assassiné un homme pour lui voler une chose si simple.

Car enfin, il semblait évident que le vol de cette musique était le mobile du crime.

L'homme semblait trop pauvre pour valoir une attaque de grand luxe comme celle-là, à seule fin de lui subtiliser un portefeuille.

Il se releva.

D'un instant à l'autre, quelqu'un pouvait venir.

N'étant pas déguisé, le Domino Noir ne tenait pas à être surpris sur la scène d'un crime.

D'ailleurs, il était en vacance.

Une drôle de vacance, mais une vacance tout de même.

Il ne désirait aucunement être mêlé à ce crime.

Il se défila donc.

Au pas de course, vers les artères secondaires qui traversaient cette petite rue plus haut.

Une fois rendu sur la rue suivante, il revint au pas de marche, et se mit en devoir d'escalader les pentes vers sa demeure.

Mais en marchant ainsi, il pensait.

À la remarque de la blonde, au bar.

Au pauvre type avec sa boîte à musique.

Au cadavre qui reposait au pied d'une clôture...

Il y avait là-dedans les éléments d'un crime intéressant.

Supposons que la remarque de la blonde ait eu à faire avec le type saoul ?

Ainsi, le trouble soudain du pauvre bougre en voyant la jeune fille, son départ, le départ immédiat de la blonde et de son ami seraient des facteurs reliés ensemble ?

C'était à croire.

Ça ne pouvait peut-être n'être qu'un concours de circonstances, mais ça pouvait bien aussi être la clé du mystère.

Le Domino essaya de penser à autre chose.

– Je suis à me passionner pour ce crime, et pour un type qui veut prendre une vacance, c'est pas « sécuritaire »...

Il marcha plus rapidement.

Mais l'étrange scène du bar le hantait.

Quelle valeur pouvait donc avoir cette boîte à musique ?

Et la blonde ?

Le Domino sentait bouillonner sa colère...

Le type à la boîte à musique était vraiment pathétique. Un bon zigue, c'était évident, de constitution frêle.

Pas du tout le genre pour se défendre à tout prix d'un assaillant.

D'ailleurs, on l'avait poignardé dans le dos, sans qu'il se doute du sort qui lui arrivait.

Le Domino bifurqua soudain.

Il marcha vers un coin de rue visible d'ici, et où se trouvait une pharmacie.

Il entra, trouva la boîte du téléphone public.

Il signala un numéro.

– Allô, Benoît, viens me trouver chez moi.

– Du nouveau ?

– Ça m'en a tout l'air.

– Vous ne savez pas ?

– Non.

– Qui est-ce ?

– Je ne sais pas son nom. Un pauvre bougre. Il a été assassiné d'un coup de couteau, en sortant d'un bar.

– Moi je sais qui c'est. Nous venons d'avoir le rapport de la police. C'est Gustave Abram qui s'en est chargé. Un serrurier.

– C'est ce que le type disait, au bar...

– Un serrurier en balade. Il a pris un coup de trop, et il s'est fait zigouiller par un détrousseur qui l'a volé.

– Qui a dit ça ?

– La police. C'est leur théorie du crime.

– Ah ?

– Oui, c'est ce que nous allons publier pour le moment...

– Comment s'appelle la victime ?

– Alfred Ménard, 43 ans.

– Qui l’a identifié ?

– Sa femme. Il était disparu depuis deux jours... sur une « brosse », probablement, et l’identification fut facile, la femme avait logé une demande de recherche pour lui.

– Bon. Alors tu viens ?

– Oui, immédiatement.

Le Domino raccrocha.

Ces renseignements, pour utiles qu’ils soient, ne lui donnaient pas la raison de la boîte à musique.

Le Domino avait l’intuition que cette boîte à musique était la solution du crime.

Ou du moins un jalon important.

Apparemment, la police ne savait rien de l’objet, autrement, Benoit Augé, friand de détails, en aurait parlé.

Dix minutes après la conversation téléphonique entre le Domino et son lieutenant, Benoit Augé, le journaliste arrivait, ayant brûlé les étapes entre les bureaux du journal et la

demeure du Domino.

– Entre mon vieux, tu tombes à point.

– Comment ça ?

– J'ai des renseignements à te donner sur le crime dont nous parlions au téléphone, qui vont faire renaître ton enthousiasme pour cette affaire qui ne semble pas t'emballer.

– Dis toujours, que sais-tu ?

– Ceci...

Et le Domino, d'une voix brève, explique à Benoit Augé, en trois phrases, les déboires du type assassiné, d'Alfred Ménard.

Son arrivée au bar.

Son ivresse prononcée.

Son intérêt pour le Domino.

La phrase de la jeune fille blonde.

La boîte à musique.

Le trouble de Ménard en apercevant la blonde et son ami aux yeux cruels.

Le départ de Ménard.

Le départ du couple.

Son départ à lui, le Domino.

Et finalement, le fait que le Domino avait trouvé le cadavre au coin d'une clôture.

– Et maintenant, Benoit Augé, dis-moi ce que tu penses de cette affaire. Coïncidence peut-être, mais j'aimerais bien entendre ton opinion.

Augé se lissa les cheveux du plat de la main.

– Coïncidence, hum ! Je ne pense pas, moi... Il tira un paquet de cigarettes de sa poche.

– M'est avis, mon cher Domino de couleur noire, que voilà ce que les Anglais appelleraient un beau « set-up ». En d'autres termes, ça m'a tout l'air du commencement d'une affaire intéressante. Comme tu dis, il y a la boîte à musique à considérer, puis ensuite la blonde jeune fille au mâle ami, et finalement le fait que Ménard semblait connaître ce couple, et qu'il se trouva tout à coup fort embêté de les voir là...

– C'est la somme et le total de mes observations...

– Quoi faire, maintenant ?

– Je ne sais franchement pas, Benoit. Y a-t-il quelque chose que tu oublies, un détail au sujet de Ménard, qui m'aiderait à me mettre sur la piste, par exemple.

– Non... je ne... Attends donc une minute... Voici la rumeur que j'ai entendu. Ménard était serrurier. Sans être riche, il était plus à l'aise que la plupart des gens de son métier. Mais on dit qu'il travaillait beaucoup pour les gens de la pègre. Il ne leur posait pas de questions sur la raison et les conséquences du travail qu'on lui apportait.

– Mais c'est vital, une information pareille ! Pourquoi ne me l'as-tu pas communiquée avant ?

– Je l'avais mise en oubli.

– Belle affaire, oublier le plus important indice que nous ayons...

– Voilà, c'est fait maintenant, tu as ton renseignement...

– Oui, et si tu penses que je ne vais pas m'en servir !...

– Moi, qu'est-ce que je fais là-dedans ?

– Toi, Benoit, tu retournes au journal, et tu attends les événements.

– Où vas-tu ?

– Je m'en vais faire un petit tour, histoire de voir ce qui arrive en ville...

– Alors, j'attends ton téléphone ?

– Oui.

– Entendu... Bonsoir...

Quand Augé fut parti, le Domino Noir ouvrit, derrière son pupitre, la porte secrète donnant sur son petit laboratoire privé.

Il se maquilla.

Le Domino Noir est un artiste du maquillage.

Un témoin qui le regarderait verrait sous ses yeux se transformer un homme, comme si quelque doigt magiques altéraient des traits, les transformaient, les rendaient totalement différents de la première vision.

Ainsi, ce soir, le Domino Noir devenait peu à peu, à l'aide d'un nécessaire complet de maquillage, un nouvel homme, ne ressemblant en

rien au jeune homme bien mis qui était entré il y a quelques instants dans ce laboratoire secret.

Quand il sortit, le Domino Noir était méconnaissable. Il portait verres, il était légèrement chauve, et un peu ventru.

Il était devenu un homme d'un certain âge, un clerc dans quelque poussiéreuse étude de notaire pauvre.

L'habit d'ancienne coupe, la cravate noire, les besicles anciens lui donnaient encore plus cette apparence.

Le visage était flétri, le regard désabusé, la bouche insignifiante.

Le Domino Noir était devenu un être obscur, pouvant passer partout, car il était sûr de ne pas être vu.

Il regarda l'heure.

Minuit.

La meilleure heure pour trouver les criminels.

L'âme noire, le cœur cruel, recherchent le noir de la nuit.

Ils ont une affinité étrange...

Le Domino se regarda dans la glace.

– Mon cher Romuald Painchaud, dit-il, pars en chasse... le crime t'attend.

Il glissa un pistolet de fort calibre, mais dans sa ceinture, au lieu de sa poche.

Le coussin sur son ventre dissimulant l'arme.

Puis, il tâta sa manche, presque à la hauteur de l'aisselle.

L'autre pistolet était là.

L'arme bien cachée, quasi secrète, qui serait sa dernière planche de salut advenant une attaque, et qu'il pouvait sortir en un clin d'œil, tellement le mouvement avait été pratiqué souvent.

Le Domino était prêt.

Il partit.

II

Le bar où le Domino entra était aussi sale que celui visité au début de la veillée.

Une foule tout aussi bigarrée s'y trouvait.

Le Domino, sous sa nouvelle apparence de Romuald Painchaud, entra sans être remarqué, et se commanda un whiskey.

Le barman le regarda d'un air distrait, mais ne s'en occupa plus.

Le Domino put examiner les lieux à son aise.

Il ne vit personne de remarquable.

Trois hommes buvaient, appuyés contre le comptoir.

Trois hommes qu'il classifia immédiatement comme étant des membres de la pègre.

Leur visage endurci par le crime, leurs yeux scrutateurs, leur geste nerveux chaque fois que la

porte ouvrait, leurs habits de mauvais goût malgré la qualité, ne mentaient pas.

Le Domino les observa.

L'un d'eux posa son verre sur la table, se mit à parler aux autres à voix basse.

Le Domino tendit l'oreille.

Il ne comprenait rien.

À ce moment, un homme entra.

Le Domino sursauta.

C'était l'ami de la belle blonde.

L'homme aux yeux cruels.

Il entra, se dirigea droit vers le comptoir.

Le Domino avait assez confiance en son déguisement pour ne pas craindre d'être reconnu. Il resta coi, sans bouger.

L'homme, arrivé au comptoir, salua les trois buveurs d'un bref signe de tête, et se joignit à la conversation à voix basse qui se poursuivait.

Le Domino vit que le barman était droit devant lui.

Il l'interpella.

– Dites-donc, savez-vous qu'il s'est commis un crime pas loin d'ici, ce soir ?

Le barman regarda Romuald Painchaud, alias le Domino Noir d'un air surpris.

– Un crime ?

– Oui, un homme a été tué.

– Où ça ?

– Près du Jimmy's Bar, à deux rues. La police l'a trouvé derrière le bar, au pied d'une clôture...

– Qui est-il ?

– Un serrurier, du nom de Ménard.

– Ah, oui ?

Le Domino sentit un remous d'intérêt à ses côtés. Il sentit plutôt qu'il ne vit que les hommes s'étaient retournés pour l'écouter.

Le barman était intéressé.

– Quelqu'un d'arrêté ?

– Non. La police dit que c'est le vol qui est le mobile, mais moi je pense que c'est autre chose...

– Comment, autre chose, comment le savez-vous ?

Le barman regardait ce terne personnage avec l'air d'un homme qui ne croira rien de ce qu'on va lui dire.

Le Domino Noir ravala sa salive et joua le tout pour le tout.

– Il y avait une blonde qui a suivi Ménard quand il est sorti, après qu'il m'eut montré une boîte à musique... Voyez-vous, j'étais dans le bar avec Ménard avant qu'il se fasse tuer...

Le Domino n'attendit pas longtemps.

Il sentit quelque chose de dur lui meurtrir les côtes.

Une voix éraillée lui murmura à l'oreille :

– Marche en arrière, vite !

Il ne se fit pas prier.

Plus que jamais il ressemblait à un pauvre individu qui n'a jamais eu de chance dans la vie.

Un instant plus tard, sous la menace du revolver pointé dans ses côtes, le Domino Noir,

Romuald Painchaud, commis, se trouvait dans une salle mal éclairée, en arrière de la taverne.

Un homme était assis à une table.

Le Domino Noir ne le reconnut pas.

S'il était de la pègre, il était inconnu, car peu de racketeers professionnels étaient inconnus du Domino Noir.

Les hommes ici ce soir, cependant, semblaient tous des inconnus.

Le Domino Noir se tint debout, et attendit.

L'homme assis demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Un des lieutenants se pencha au-dessus de lui, et lui murmura quelque chose à voix basse.

L'homme assis, un type dans la quarantaine, très bien mis, mais avec un visage d'une incroyable dépravation, regarda longuement le Domino Noir.

Avec un air étonné.

Comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

– Je n’ai pas l’habitude de perdre mon temps en interrogatoires ridicules, mais tes déclarations de tout à l’heure ont besoin d’être éclaircies. Qu’est-ce que tu disais ?

Prenant son attitude d’humble persécuté, qui allait si bien avec la personnalité de Romuald Painchaud, le Domino Noir s’exécuta. Il répéta ce qu’il disait devant le barman.

L’homme assis l’écouta en silence.

– C’est tout ce que tu sais ?

– Oui.

– Comment t’appelles-tu ?

– Romuald Painchaud.

– Comment se fait-il que tu saches tout ça ?

– Je vous l’ai dit, c’est parce que je buvais au Jimmy’s Bar, et Ménard est entré, puis il s’est mis à me parler. Un peu plus tard, j’ai rencontré un ami, et il m’a raconté que la police avait découvert un cadavre, puis il m’a dit tous les détails...

– Comment ton ami en savait-il si long ?

– C'est un reporteur.

– Ah !

L'homme assis regarda ses lieutenants.

– Qu'en pensez-vous ?

L'un des hommes, celui qui avait été avec la belle blonde, se leva et haussa les épaules.

– Je ne sais pas ce qu'il veut dire. L'homme qui était avec Ménard ne lui ressemblait pas du tout...

Le Domino Noir se rendit compte de son erreur. Mais il était trop tard pour reculer. Il essaya de protester...

– Quand je vous dis...

Tous le regardaient d'un air soupçonneux.

L'homme assis se caressait le menton de sa main.

Il fit un signe, un clignement d'yeux au grand mince, l'ami de la jeune fille blonde.

Celui-ci s'avança, et avant que le Domino Noir puisse savoir ce qui lui arrivait, il fit un geste.

Sa main vint s'appliquer sur le visage du Domino Noir, et les doigts grattèrent.

Un peu de cire et un peu de fard lui resta au bout des ongles.

Alors il rugit.

– Il est déguisé !

Le Domino Noir se retourna une seconde, vit que toutes ses issues étaient gardées.

Il poussa un hurlement qui paralysa un instant tous les occupants de la salle.

Pendant ce temps, il sortit de sa poche un domino qu'il se passa sur le visage d'un tournemain.

De l'autre main il se débarrassa du coussin qui lui enflait le ventre, puis en même temps tira son revolver...

Tout ceci s'était fait si vite qu'on ne put pas suivre toute la rapidité des gestes.

En deux secondes, au lieu d'un petit commis grasset, les bandits avaient devant eux, la figure svelte et combien formidable dans son athlétisme,

du Domino Noir.

Le patron, celui qui était assis, n'avait pas encore eu le temps de tirer une arme, qu'il vit la transformation s'opérer.

Il cria...

– Attention, les enfants, c'est le Domino Noir !

Et les revolvers commencèrent à péter leur chanson de mort.

Ce fut une fusillade sans répit, un concerto de coups de feu qui emplirent l'étroite salle d'une fumée acre.

Quelqu'un éteignit la lumière.

Le Domino Noir en profita.

De son large veston il sortit une cape noire qui lui couvrit d'un coup sec les épaules...

Ainsi vêtu, il faisait corps avec le noir de l'appartement.

Tout le monde tirait, excepté lui...

Il entendit un gémissement...

Quelqu'un dit :

– Qui a crié ?

Mais la voix fut couverte par une nouvelle pétarade de coups de feu, tirés dans la direction approximative du Domino Noir.

Mais il était déjà loin.

Il avait marché jusqu'à la fenêtre, l'avait ouverte.

Le pavé était à deux pieds du socle de la fenêtre.

Il enjamba, et courut vers la rue.

Avant d'enfiler sur le trottoir, il enleva sa cape, la mit dans sa poche, tira un mouchoir, s'essuya un peu le maquillage. Puis, sortit un miroir minuscule, muni d'une toute petite lampe électrique, il modifia légèrement son maquillage.

Il ajusta ses cheveux, enleva ses besicles, changea sa cravate pour une autre, et à l'aide de petits rubans dissimulés ici et là, rajusta la coupe de l'habit.

D'un coup de pouce il s'agrandit un peu les

yeux, puis élargit la bouche.

Une fois de plus, il était méconnaissable.

Il sortit sur le trottoir.

Un vendeur de journaux criait des extras.

Il en acheta un.

Puis il entra au bar d'où il venait de sortir si rapidement, mais cette fois, c'était par la porte d'en avant qu'il passait.

Comme il entra, il croisa quatre hommes.

Ses compagnons d'il y avait trois minutes, dans la salle en arrière.

Ils ne le virent même pas.

Mais où donc était le cinquième, celui qui était avec la blonde ?

Blessé ?

Mort peut-être.

Le Domino Noir se demandait la question, quand il vit arriver la blonde au pas de course.

Elle marcha vers l'arrière du bar, entra dans cette même salle où venait de se passer un drame.

Le Domino Noir, sous son nouveau déguisement, alla de nouveau s'appuyer à la barre du comptoir.

Le barman ne le reconnut pas.

Le Domino Noir commanda un whiskey.

Il le but lentement épiant la porte de la salle.

La blonde ne sortait toujours pas.

Puis un homme entra, portant une petite valise noire à la main.

Un médecin.

Le Domino Noir comprit que son ami avait eu maille à partir avec une balle de revolver.

Il se tint prêt à toute éventualité, mit la main à sa poche, et rechargea son revolver de cette seule main, un truc qu'il avait longuement pratiqué.

Puis d'un pas décidé, il marcha vers la porte.

Le barman voulut l'arrêter, mais quand le Domino Noir le regarda avec un air féroce, il haussa les épaules, et se remit à laver des verres sans plus s'occuper de l'intrus.

Le Domino poussa doucement la porte.

La blonde était à genou, près du blessé, qui gisait encore à terre.

Le Domino regarda le blessé.

S'il pouvait en croire l'apparence du blessé, son état était grave...

Le Domino referma la porte...

Il sortit du bar, enfila sur le trottoir.

Rien de bien spécial.

La foule était considérablement diminuée.

Il était près de deux heures du matin, et seuls restaient sur la rue les flâneurs, les attardés, et les gens en retard.

Le Domino Noir estima qu'il se trouvait devant un mur de brique temporaire.

Il lui fallait des détails.

Il retourna chez lui.

III

Chez lui, le Domino Noir s'installa au téléphone.

Il rejoignit d'abord Théo Belœil.

Le policier dormait.

– Théo Belœil, c'est le Domino Noir qui parle.

– Oui ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

– Ménard, qui a été assassiné ce soir. Je voudrais des détails.

– Comme quoi, par exemple ?

– Pour qui travaillait-il ?

– Pour lui-même.

– Et ses clients habituels ?

– Nous n'avons jamais pu le prouver, mais il est rumeur que Ménard travaillait surtout pour la pègre, leur fabriquant les clés dont ils pouvaient avoir besoin.

– Et autres travaux du genre.

– C'est bien ça.

– Et avez-vous découvert autre chose au sujet de son crime ?

– Non.

– Dis-moi, y a-t-il, en ville, un nouveau-venu dans le monde de la pègre ?...

– Ah, oui... Tony Canotti, un Italien de New-York.

– Il a sa bande avec lui ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'il fait ici ?

– Voici, je te dis ça en toute confiance, mais nous croyons avoir un motif certain de questionner Canotti. Tu connais l'autre Tony ? Celui qui contrôle le jeu ici à Montréal ?

– Oui.

– Voici, il a rapporté un vol ce soir, un vol de \$200,000.

– Quoi ?

– Oui.

– Mais...

– Il avait cette somme dans son coffre-fort, et quelqu'un est venu, a ouvert le coffre-fort, puis s'est enfui avec l'argent.

– Il connaissait la combinaison ?...

– Pas besoin de la connaître. C'est un coffre-fort ultramoderne, dont la serrure est sonique, c'est-à-dire qu'elle s'ouvre à l'aide d'une petite mélodie que l'on siffle devant la porte. Un microphone amène cette impulsion sonore à la serrure qui s'ouvre.

Le Domino Noir siffla...

– Whew... ça commence à mieux regarder... Cette mélodie, serait-elle jouée par une petite boîte à musique, par exemple ?

– Mais oui, c'est bien possible...

Le Domino Noir demanda à Belœil.

– Quand Tony a-t-il téléphoné, ce soir ?

– Environ une demi-heure après la découverte du cadavre de Ménard...

– Ainsi, constata le Domino Noir
pensivement, Tony ne saurait pas encore... Dis-
moi, Belœil, sais-tu où se terre Tony Canotti,
l'autre Tony, le nouveau venu en ville ?

– Oui... il est à l'hôtel Prince-Royal.

– Avec sa bande ?

– Naturellement.

Le Domino raccrocha.

L'affaire était simple.

Ménard avait reçu de Tony la combinaison
musicale du coffre-fort, probablement pour la
réparer.

Tony Canotti, l'autre Tony, arriva en ville,
surveilla les allées et venues de Ménard, car il
savait que Ménard avait la combinaison en sa
possession.

Il tua Ménard, s'empara de la combinaison,
brida le coffre-fort de notre Tony...et voilà...

Mais comment le prouver ?

Restait ça, la preuve.

Le Domino pouvait jurer que le grand mince,

était un des hommes de Canotti.

Mais il ne pouvait certainement pas le jurer devant un juge et un jury.

La personnalité du Domino Noir ne se prêtait au témoignage en cour.

C'était un dilemme.

Le Domino se creusa la tête.

Chercha une idée.

Il téléphona à Benoit Augé.

– L'affaire se développe, rejoins-moi dans une demi-heure, dans le lobby de l'hôtel Prince-Royal.

– Mais il est deux heures du matin !

– Ça ne fait rien. Notre hôte ne se couche pas si tôt...

– Ça marche ! Je serai là dans une demi-heure.

Le Domino raccrocha.

Il sortit, marcha les quatre rues qui le séparaient d'un poste de taxis.

Ce soir, il se servira de ce facile moyen de

locomotion. Il n'aura pas besoin de sa voiture.

Il monta dans la voiture.

Demanda d'être conduit au Prince-Royal.

Augé n'était pas arrivé.

Il attendit.

Quelques minutes plus tard, Augé arrivait.

Il entra, suivi à deux pas de la belle blonde.

Un moment, le Domino Noir crut que la jeune fille était avec Augé, mais il s'aperçut aussitôt de son erreur.

Elle passa tout droit, arrêta un instant au desk, demanda une clé, puis fila vers l'ascenseur.

Augé la regardait aller.

– C'est ça, la blonde dont je te parlais...

– Non !

– Regarde-la aller... Du beau butin, hein ?

– Solide !

– Mais elle fraie avec du drôle de monde...

– Oui.

Benoit Augé se renvoya le chapeau en arrière.

– Qu'est-ce qu'on fait, on la suit ?

– Quelque chose comme ça. Es-tu armé ?

– Oui.

– Nous allons jouer la grande aventure.

– Quelle sorte d'aventure ?

– La vie ou la mort est l'enjeu.

– Tu tiens un bon filon ?

– Je crois que oui. Il y a dans cet hôtel, sous les apparences d'un simple chevalier d'occasion, un très dangereux criminel. Il a surtout beaucoup d'audace. Si nous jouons et perdons, notre peau ne vaut pas cher.

– Si nous gagnons ?

– Nous vengeons la mort d'un bon zigue, qui n'a eu pour tout défaut que celui de ne pas se tenir dans le droit chemin.

– C'est tout ?...

– Et nous allons débarrasser la terre d'une sale vengeance.

– Est-ce qu'on monte ?

– Oui.

– Naturellement.

Le Domino emboîta le pas derrière Augé. Puis, rendu à l'élévateur, dont la porte était ouverte, Augé s'inclina avec grande déférence.

– Après vous, cher maître...

– Avec ce qui nous attend en haut, tu as encore le courage de rire, toi ?

– J'aime les risques...

– Shh...

Le garçon d'ascenseur écoutait ce que disaient les deux hommes.

Alors le Domino Noir lui demanda :

– Canotti, quelle chambre ?

– 1189

– Merci.

L'ascenseur fila dans sa cage, et grimpa les onze étages en un clin d'œil.

Un épais tapis feutré couvrait le plancher du

corridor.

– Nous y sommes, dit le Domino en lisant un numéro sur une porte.

– C'est une suite, dit Augé...

– Dame, Canotti roule dans le gros magot, ce soir.

– Comment ça ?

– Tu vas voir.

Le Domino frappa à la porte, et attendit.

Un temps s'écoula.

Un murmure étouffé se fit entendre de l'autre côté de l'huis.

Le Domino Noir fit un clin d'œil à Benoit Augé.

Puis il frappa de nouveau.

Les murmures cessèrent.

La porte s'ouvrit brusquement.

Un des lieutenants de Canotti, un de ceux qui avaient pris part à la fusillade de la soirée, se tenait debout, revolver au poing.

Le Domino Noir mit un doigt sur sa bouche...

– Shh... Est-ce que Canotti est ici ?

– Que lui veux-tu ?

– Je viens au sujet... de Tony ?

– Tony ?

– Oui... Tony... au sujet du coffre-fort musical...

Canotti sortit de derrière la porte.

C'était bien le type qui était resté assis et avait interrogé le Domino dans la salle à l'arrière du bar.

– Entrez tous les deux, vite !

Le Domino entra, suivi de Benoit Augé.

Ils marchèrent le long d'un court corridor.

Puis se trouvèrent dans un petit salon, formant antichambre à la suite.

Deux autres des hommes de Canotti étaient là, ainsi que la belle blonde.

Canotti escorta le Domino Noir et Augé jusqu'au milieu de la pièce.

Puis il s'assit.

– Qu'est-ce qui se passe.

Le Domino Noir se mit à sourire.

– Dans un instant, Canotti, je vais m'identifier.

Je te demande de retenir tes hommes, et de ne pas tirer avant que j'aie pu expliquer le but de ma visite. Ensuite, nous aviserons.. Tu me vois sous un autre déguisement. Je suis le Domino Noir.

Canotti se mit à rire...

– Va la conter à d'autres.

Le Domino sortit de sa poche une petite plaque en platine sur laquelle était dessiné, à l'aide de magnifiques diamants noirs, le domino, emblème du Vengeur du crime.

Canotti regarda la plaque d'un air songeur...

– J'en ai entendu parler... Tu es bien le Domino. Que veux-tu ?

– Une explication.

– Laquelle.

– D'où tu viens, tu n'as pas la réputation de tuer pour arriver à tes fins. Ce soir, tu aurais pu

me tuer ou me faire tuer cent fois dans la salle du bar. Pourtant, rien de tel n'est arrivé. Je suis retourné à cette salle, j'ai regardé. Il n'y a pas un seul trou de balle au mur ou au plafond. Les armes de tes hommes sont chargées à blanc...

Canotti se mit à rire.

– C'est vrai.

– Alors, Canotti, comment se fait-il que Ménard ait été tué ?

Canotti s'essuya le front avec son mouchoir.

– Tu ne comprendrais jamais, même si je t'expliquais...

– Mais oui, je comprendrais...

– Je n'ai pas tué Ménard, mes hommes non plus. Nous n'avons pas volé l'autre Tony, et nous ne savions rien sur Ménard avant que tu nous en parles...

– Mais...

– Nous savions que Ménard avait en sa possession la combinaison musicale du coffre-fort, et nous le suivions dans l'espoir de s'en

emparer. Mais nous sommes arrivés trop tard.

– Qui avait pour mission de le filer ?

– Irène, ici, avec son mari, Jimmy.

– Celui qui fut blessé ce soir ?

– Oui.

– Comment a-t-il pu être blessé quand les armes étaient chargées a blanc ?

– Nous pensions que c'était toi qui l'avait blessé ?

– Je n'ai pas tiré un seul coup de feu.

Canotti se frotta le menton.

– Domino Noir, je crois que quelque chose de pas trop joli se passe. Nous ne sommes pas des anges. Je parle de moi et de mes hommes. Nous vivons hors la loi. Mais nous ne tuons jamais pour arriver à nos fins, et nous tentons d'être aussi logiques que possible. Nous sommes venus ici pour dévaliser le coffre-fort de Tony. Nous savions su qu'il y aurait, cette semaine, une grosse somme dedans. Et, d'ailleurs, j'avais une vengeance à exercer contre lui. Mais toute

L'affaire s'est écroulée quand Ménard a été tué. En fait, nous repartons pour Toronto demain matin.

Ce fut au tour du Domino Noir à se frotter le menton.

– Ainsi, Canotti, l'affaire se complique.

– Je ne sais pas, je n'en connais pas tous les détails.

La belle blonde s'interposa.

– Moi, j'en ai assez. Notre voyage a été manqué dès le début. Une série de désagréments.

Le Domino Noir la regarda.

– Tant que ça, mademoiselle Irène ?

– Tant que ça, monsieur le Domino Noir.

Le Domino semblait indécis...

– Je ne sais vraiment par quel bout continuer. Il est certain que l'assassin de Ménard est aussi le malfaiteur qui a dévalisé le coffre-fort de Tony... Mais qui est-il ?

Canotti haussa les épaules.

– Faites ce que vous voudrez, mais moi, mon affaire est manquée, je retourne chez moi...

Le Domino comprit que Canotti se lavait les mains de toute l'affaire.

– Ça va, Canotti, si c'est l'attitude que tu prends, je te laisse, tu y as droit.

Mais il venait à peine de poser la première question, et la jeune fille n'avait eu que le temps d'en commencer la réponse, quand une voix se fit entendre.

Et il se mit en devoir de la questionner,

Mais avant qu'il puisse prendre congé, la blonde Irène se leva, et s'excusa.

– Si nous partons demain matin, je vais faire mes malles.

Elle sortit par la porte du corridor.

– Elle loge à deux chambres d'ici, dit Canotti.

Le Domino prit congé, et sortit à son tour, suivi de Benoît Augé qui n'avait pas dit un mot durant tout l'entretien.

Dans le corridor les deux hommes marchèrent

assez rapidement.

– Où allons-nous ? demanda Augé.

– Pas très loin, je crois. D'ailleurs, tu vas voir.

En effet, au tournant du corridor, les deux amis se trouvèrent face à face avec la belle blonde.

Revolver au poing, elle les attendait.

– Il n'est pas chargé à blanc celui-là, dit-elle.

– Non ?

– Non... marchez devant moi.

– Jusqu'où ?

– À ma chambre.

– Nous sommes flattés de tant de bonheur... mais supposons que Benoit et moi refusions de vous suivre ?

L'éclair qui luit dans les yeux bleus acier de la blonde figea Benoit Augé.

Le Domino aussi parut impressionné.

– C'est bon, nous y allons.

Et ils marchèrent.

Dans la chambre, la jeune fille les fit asseoir sur le bord du lit.

– Mes vieux, dit-elle, vous n’avez pas fini...

– Pourquoi sommes-nous ici, demanda le Domino Noir ?

– Vous allez voir. Mais encore ?

– D’abord, il s’agit de s’entendre, vous avez le nez trop long.

– Oui ?

– Beaucoup trop long.

– Comment long ?

– Vous jouez l’innocence, et vos maudites questions arrivent à faire découvrir le pot aux roses.

– Je ne saisis pas très bien...

– C’est moi qui ai tué Ménard.

– Oui ?

– Oui, c’est moi...

– Et le coffre-fort de Tony ?

– C’est moi qui l’ai dévalisé.

– Les deux cents milles dollars sont ici, dans ma chambre ?

– Oui.

Le Domino regarda autour de lui.

La blonde sourit.

– Ne songez pas à des moyens de mettre la main sur cette magnifique preuve. Vous ne réussirez pas. D’ailleurs, dans quelques instants, vous serez tous les deux morts.

– Morts ?

– Mais oui, vous en savez trop long...

– Mais je ne sais rien du tout.

– Vous savez qui a tué Ménard.

– Oui.

– Vous savez que seule mon arme pouvait être chargée, et qu’ainsi, mon mari fut blessé par une balle de cette arme.

– Vous l’avez tiré intentionnellement ?

– Certainement.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne voulais pas partager le butin avec lui...

– C'est tout ?

– Oui.

– C'est bien assez. Qu'est-ce que je sais à part ça ?

– Vous savez qui a fait le coup chez Tony.

– Vous trahissez votre patron, vous essayez de tuer votre mari, vous tuez Ménard, vous êtes une rude femme, vous ?

La blonde ne répondit pas.

– Dites-moi, continua le Domino Noir, espérez-vous vous en tirer sans passer par la potence ?

– Certainement. La police ne se doute de rien.

– Et Tony ?

– Et Tony non plus.

– N'empêche que vous jouez un jeu risqué.

– Je sais.

– Je vous souhaite bonne chance, malgré que

vous ne la méritez pas.

– Merci.

– Et maintenant, dites-moi, que va-t-il se passer ?

– Pas grand-chose, je vais vous faire sauter la cervelle... Le Domino Noir remarqua que le revolver, un petit calibre, était muni d'un silencieux dernier modèle.

La menace de la belle Irène devenait dangereuse.

Il fit un clin d'œil à Benoit Augé.

|Brusquement Augé se prit l'estomac à deux mains.

Il poussa un gémissement.

Irène le regarda...

– Qu'est-ce que vous avez ?

Il n'en fallait pas plus au Domino Noir.

Il bondit vers la meurtrière et avant qu'elle puisse tirer son arme, le Domino la tenait dans sa main...

Il riait aux éclats.

– Vous tombez facilement dans le panneau, mademoiselle Irène, très facilement.

Elle rageait.

De sa bouche si bien taillée s'échappait un flot de vitupérations qu'il n'eut pas fait bon prendre trop au sérieux.

Des obscénités sans nom à l'adresse des deux comparses.

– Maintenant, dit le Domino, à nous deux ma belle.

– Haut les mains, ou je tire.

Une forme se dégagea des rideaux.

Sauta sur le plancher.

Un homme assez grand.

Le mari d'Irène.

Le mari blessé par sa femme.

Le mari portant un bandage autour de la tête.

La blessure devait être moins grave qu'on ne l'aurait cru tout d'abord.

Il l'affirma d'ailleurs à Irène.

– Tu croyais m'avoir tiré, ma belle, et m'avoir tué, mais tu vois, je suis ici...

Le Domino Noir demanda...

– Attendez, je ne comprends pas très bien. Madame ici n'était pas présente à notre petite réunion quelque peu guerrière de tantôt, dans la salle du bar.

– Non, répliqua l'homme, mais elle était dans la salle voisine, et elle a tiré à travers la porte entrouverte...

– Bon.

– Et maintenant, à mon tour de tirer ma petite vengeance.

Le Domino Noir avait l'air radieux.

– Je suis content de vous voir arriver, monsieur, nous commençons à être dans de mauvais draps.

– Oui ?

– Oui. Madame votre épouse avait des idées de nous occire sans plus de cérémonies.

– Ah ?

– Votre arrivée nous a sauvé la vie.

– Vous pensez ?

– Mais... oui... je le pense...

– J'étais à la fenêtre, j'écoutais... pour employer l'expression de ma femme... vous en savez trop long. Aussi, puisque j'ai à me débarrasser de cette petite trop dangereuse, je vais en même temps me débarrasser de vous deux. Ça simplifiera le travail.

Le Domino Noir avait l'air moins radieux.

– Comme ça, sans plus de... cérémonies ?

– Comme ça. Ça vous déplaît ?

– Certainement que ça me déplaît.

– Vous n'y pouvez rien, les choses sont comme ça.

– Bon, puisque vous le dites.

Le Domino Noir n'insista pas. Une idée se formait dans son cerveau.

Il regarda Benoit Augé.

L'homme le suivit des yeux.

– Vous n'allez pas penser que vous pouvez me jouer un de vos sales tours, hein, Domino Noir ?

– Non, je ne pense rien du genre.

– C'est mieux. Il y a bien des façons de mourir. Très vite, et lentement.

– Ça veut dire ?

– Moins vous me donnerez de trouble, plus vous mourrez vite.

Benoit Augé ricana.

– Parlez-moi d'un choix !

Les acteurs du drame n'avaient pas bougé.

Benoit Augé était près de la porte.

Le Domino Noir était non loin devant lui.

Tels qu'ils étaient après avoir désarmé Irène.

Irène était affalée sur le bord du lit.

Son mari était debout près de la fenêtre.

Silence.

Drame.

La mort proche.

Cet homme ne badinait pas.

Cet homme aux yeux cruels n'avait aucun sens de l'humour.

Augé regarda le Domino.

Il lui fit un imperceptible signe de tête.

Le Domino comprit.

L'homme n'avait pas surpris le geste.

Le Domino se tint prêt.

Augé aussi.

Et quand la porte s'ouvrit comme un ouragan, le Domino sauta sur l'homme, et s'empara de son pistolet.

Un coup partit, mais se logea au plafond.

Belœil était dans la porte.

Une dizaine de policiers derrière lui.

Un spectacle vraiment réconfortant après tant de déboires et de mort proche.

Le Domino Noir eut un geste las.

– Tiens Belœil, amène-moi ça, cette

ratatouille-là, au poste, débarrasse le plancher de ces saletés.

– Qui sont-ils ?

– À ta gauche, la belle blonde est l'épouse de monsieur.

– À ta droite, le monsieur, l'époux de la belle blonde, est nul autre que Tony Canotti.

L'homme bavait de rage.

– Qui vous a dit ?

– Facile, mon vieux, bien facile...

– C'est un piège, et je ne me laisserai pas prendre.

– Ferme-toi, tu ne vaux pas un crachat. Tu es Tony Canotti. L'autre, là-bas, est un de tes hommes. Je ne sais comment tu l'as convaincu de se faire passer pour toi, mais voilà... De cette façon, un autre était identifié à ta place et tu pouvais mener ton petit jeu en toute sécurité.

– Qui t'a dit ?

– Je me suis souvenu que Canotti était connu de la pègre. La première fois que je t'ai vu, ce

soir au bar, avant le meurtre de Ménard, les clients, presque tous de la pègre, étaient silencieux, et n'avaient pas l'air à l'aise. Tu as la réputation de tuer bien facilement, pour un rien...

Benoit Augé s'exclama.

– Mais ce n'est pas ce que tu disais dans l'autre chambre, au faux Canotti.

– Ça, c'était un piège. Il s'est fait prendre aussi. J'étais certain alors que je n'avais pas affaire à Canotti. D'ailleurs, il avait une histoire toute faite à me raconter. Et madame Canotti était là pour voir à ce qu'il la raconte bien.

– Les armes chargées à blanc ?

– Un tas de faussetés, pour mieux le prendre.

– Mais, quel jeu jouait-il ?

– Le plus ancien jeu de la terre. Celui de la trahison. Il a fait le coup, il a tué Ménard, aidé de sa femme. Il avait l'intention de disparaître ensuite, puis de vivre rentier ad vitam æternam. Seulement...

– Seulement ? demanda le gros Belœil.

– Il a voulu se débarrasser de sa femme aussi, elle en a eu vent, et elle lui a tiré dessus. Elle l’a manqué. Il venait ici lui faire son affaire, ce soir, après avoir trouvé le magot caché dans la chambre. Il nous a trouvé en même temps. Si je n’avais pas été certain que tu viendrais ici, Belœil, j’aurais eu peur...

– Comment le savais-tu ?

– Je savais que mes questions au sujet de Canotti te mettraient la puce à l’oreille, et que tu viendrais ici.

– Mais ce n’est pas la chambre de Canotti, ici ? dit Augé.

– Je sais...

– Qui t’a dit que nous serions ici, Belœil ?

– Au coin du corridor, il y a des numéros de chambre. Le dernier numéro est justement le numéro de cette chambre ici. J’ai vu l’emblème du Domino épinglé sur ce numéro, je suis venu...

Augé était médusé...

– Mais, Domino, tu ne savais pas où nous allions ?

– La belle Irène avait sa clé à la main, c'était facile à lire, sur le carré de plastique...

– Très simple, en effet, conclut Augé, il ne s'agissait que d'y penser...

– Oui, dit le Domino, il ne s'agissait que d'y penser. Et maintenant, je vais continuer ma vacance interrompue.

Augé se mit à rire...

J'ai été secrétaire d'un Japonais

Je relevais d'une longue maladie. Mes forces m'étaient revenues et je décidai de rechercher un emploi.

Je parcourais les petites annonces du journal. Nous étions en 1938 et les offres d'emploi étaient plutôt rares.

Mes yeux tombèrent sur l'annonce suivante :
Jeune homme demandé comme secrétaire privé.
Connaissance de la dactylo et de la sténo.
Adressez-vous à 260-A Dorchester.

Je me hâtai de me rendre à l'adresse indiquée. Je n'entretenais pas trop d'espérance car franchement je ne payais pas de mine. Ma longue maladie avait creusé mes joues et m'avait donné un air piteux.

Dans la circonstance, il semble justement que ce fut cet air inoffensif qui me procura la position.

Je fus introduit dans un bureau luxueux où deux orientaux causaient à voix basse en me

considérant. Je dus avoir l'air hébété par la surprise de me trouver parmi des gens dont je ne connaissais pas la langue.

– Vous êtes engagé, me dit un type dans un mauvais français. Trente piastres par semaine.

C'était un importateur d'épices. Je m'aperçus bientôt que le montant de correspondance était fort élevé pour un importateur d'épices.

J'eus des soupçons mais n'en laissai rien voir. Je m'aperçus que j'étais continuellement surveillé. Cet état de choses me donnait la frousse et je décidai de paraître le plus désintéressé du monde.

Un jour mon patron me fit demander et me confia :

– Nous nous occupons de plusieurs importations comme vous avez dû vous en apercevoir !

C'était un ballon d'essai qu'il lançait là. Je répondis innocemment :

– Je suis votre secrétaire et je me désintéresse complètement de vos affaires personnelles.

Il parut satisfait et augmenta mon salaire. Je décidai d'aller rendre visite à la police fédérale.

Je fus introduit dans le bureau du sergent Bourdon.

– Je suis à l'emploi d'un japonais, dis-je, et j'ai des soupçons sur la légitimité de son commerce.

– Quel est son nom ? me demanda le sergent.

– Suzuki de la rue Dorchester.

– Suzuki ! s'exclama l'officier, comment se fait-il qu'il vous ait pris à son emploi ?

– Je n'en sais rien, lui dis-je, ce que je sais, c'est que je suis à son emploi.

– Comment en êtes-vous venu à avoir des soupçons ?

– Une correspondance volumineuse qui ne me dit rien à moi, donc elle doit vouloir dire beaucoup à Suzuki !

– Êtes-vous prêt, me dit le sergent, à affronter le danger que peut comporter votre position ?

– Quel danger, demandai-je ?

– Suzuki doit être importateur d’opium. Nous sommes actuellement à la recherche de la tête d’une organisation phénoménale. Jusqu’à présent nous n’avons arrêté que le menu fretin dans la personne du petit vendeur. Il se pourrait que votre patron soit la tête que nous recherchons.

– Alors s’il vient à découvrir que je communique avec vous, ma vie ne vaudra plus grand chose ?

– Précisément ! Vous pourriez rendre un grand service à vos concitoyens si vous aviez le cran de demeurer à votre poste et de nous rapporter prudemment tout ce que vous soupçonnez de louche.

J’étais jeune et comme tel je ne pouvais envisager la situation aussi grave que me la décrivait le sergent. J’acceptai.

Il fut entendu que je ne mettrais plus les pieds au poste de la police fédérale. Je téléphonerais d’un appareil public.

Un jour, mon patron me confia une course à la gare et je pressentis qu’il me mettait à l’épreuve.

Il me confia une moitié de papier sur lequel étaient écrit des caractères japonais. Je devais aller à la gare Windsor, me tenir près du kiosque à journaux. Je devais aussi introduire une allumette dans la bande qui entourait mon chapeau. Un type m'accosterait alors et après avoir comparé la partie de mon papier déchiré avec le sien, il me remettrait un petit colis que je rapporterais au bureau.

Le sergent à qui je rapportai la nouvelle me dit :

– Faites exactement ce qu'il vous a recommandé. Vous ne serez pas inquiété par mes hommes. C'est sans doute la première d'une série de courses qu'il va vous confier.

Je devais me rendre à la gare pour trois heures de l'après-midi.

À deux heures, arriva au bureau le plus beau spécimen de Japonaise que le Japon même eût porté. Elle me regarda longuement, sans sourire.

J'en éprouvai un frémissement intérieur que j'essayai d'analyser.

Ce ne pouvait être de l'amour puisque je la voyais pour la première fois. Était-ce la crainte ? non, puisque je me sentais attiré ! C'était plutôt de l'hypnotisme. Il semble que ses paupières ne se fermaient jamais pour mouiller l'œil, comme font les nôtres !...

La voix du patron me tira de ma rêverie :

– Lota va t'accompagner. Elle va te conduire à la gare et te ramènera chez elle.

Suzuki et Lota me fixèrent pour deviner mes réactions sans doute.

Je m'étais entraîné à montrer une figure indifférente alors même que mon esprit bouillonnait.

Je dus donner l'impression d'un être absolument soumis car mon patron se tourna bientôt vers Lota et lui saccada une phrase japonaise à laquelle je ne compris rien. Mais je m'imagine que cela voulait dire :

– Tu vois, il est un des nôtres !

Lota vint s'asseoir en face de moi et feignit de lire un article quelconque. Je l'examinais de

temps à autre. Elle était mince mais agréablement formée. Sa figure avait un charme que l'on rencontre rarement chez les Japonaises. Les traits de Lota ne révélaiient pas cette soumission que l'on devine sur la figure de l'orientale. Il y avait quelque chose de pétillant dans son allure. Ses yeux marquaient un peu de révolte contre une ligne de conduite qui lui était imposée.

Je partis donc avec cette femme qui me médusait. Ma mission ne devenait plus pour moi, qu'une chose secondaire

C'était fou de ma part car je ne m'arrêtais pas à considérer le fait que Lota était une japonaise et probablement une adonnée à la drogue.

J'accomplissais ma mission telle qu'on m'avait indiqué.

Je revins prendre place dans la voiture où se trouvait la japonaise. Le conducteur nous conduisit sur la rue Dorchester. Au moment de descendre de voiture, j'hésitai, la frousse me prit. Lota s'en aperçut et me dit en un français parfait :

– Ne craignez pas mon ami, suivez-moi.

Elle me donna confiance, je la suivis.

L'extérieur de la maison ne payait pas de mine. L'intérieur était tout autre. Il y avait surabondance de bibelots, mais tout était si bien disposé qu'on y retrouvait l'indice d'un goût raffiné.

– Suzuki va venir nous retrouver dans un instant, me dit la dame.

Puis après un instant d'hésitation, elle ajouta :

– Si vous êtes un espion de la police, je vous conseille de disparaître au plus tôt car vous ne sortirez pas d'ici vivant !

Je crus distinguer dans le ton de sa voix, une certaine sympathie.

Je me demandai si mes allées et venues avaient été surveillées et si ma visite au sergent n'avait pas été rapportée.

Je n'eus pas le temps de prendre une décision. Mon patron survint comme par enchantement, je ne sais par quelle entrée.

Il ouvrit la petite boîte que j'avais rapportée. Elle contenait des petites pierres brillantes.

– Des diamants ! me fit remarquer Suzuki. Je fis un geste indifférent. Il me remit vingt dollars comme récompense pour ma course.

– Lundi prochain, me dit mon patron, j’aurai une mission plus importante à te confier.

– À votre service, lui dis-je, en manifestant une joie exagérée à la vue du vingt dollars de pourboire.

Quand je sortis de là, je l’avoue, j’étais presque décidé à tout lâcher.

Durant les quinze jours qui suivirent, je fus simplement secrétaire.

Lota venait au bureau de temps à autre. Elle me lançait toujours ce regard fixe et troublant. Désirait-elle m’avertir d’un danger ou me scrutait-elle simplement pour découvrir mon jeu ? Je ne pouvais dire. Le sergent, à qui je téléphonais, ne put me renseigner sur ce sujet non plus.

Un mardi, vers la fin de l’après-midi, Suzuki me fit demander.

– Êtes-vous prêt à accomplir une mission très

importante pour moi ?

– Je suis à votre service, lui répondis-je d’une voix que je m’efforçais de rendre calme.

– Il y a cinquante dollars pour vous si vous réussissez cette mission aussi bien que la première.

– Comptez sur moi.

Le sergent, en apprenant cette nouvelle, décida qu’il était temps d’agir.

– Prenez bien vos instructions, me dit-il. Il y a un bateau qui doit entrer au port jeudi prochain. Plusieurs membres du personnel de ce navire sont soupçonnés de trafiquer les drogues. Appelez-moi aussitôt que vous aurez connu tous les détails.

Je réalisai alors tout le danger de ma position. Mais je sentis que j’étais engagé trop profondément pour me retirer.

– À la grâce de Dieu, me dis-je.

Le sergent avait deviné juste. C’était bien le navire, entrant au port ce jeudi de la même semaine, que je devais visiter.

Cette fois le conducteur de l'auto qui devait me conduire n'était autre que Suzuki. Je devais monter à bord du bateau à l'aide d'une passe, me rendre à la cuisine et là je verrais un laveur de vaisselle.

Je devais chanter un petit air japonais qu'on me fit répéter cent fois au moins. J'accompagnerais alors le type à sa cabine. On me remit la moitié d'une dame de pique que je comparerais avec l'autre moitié en possession du laveur de vaisselle.

Bien entendu, je répétais au sergent tous les détails de l'affaire.

Au moment désigné, Suzuki me fit monter dans son auto. Trois japonais y étaient déjà montés.

Les impressions que j'éprouvais à ce moment sont difficiles à décrire.

C'était de la peur, de l'appréhension, de l'énervement et quoi encore ?

Je montai sur le bateau. Je me sentis un peu rassuré quand j'entendis deux hommes, que je

pris pour des matelots, me murmurer au passage ;

– Ne craignez rien, nous sommes de la police et nous veillons sur vous.

Tout marcha tel que prévu. Le laveur de vaisselle m'ordonna de ficeler les petits colis sur mon corps en-dessous de mon gilet.

Je repris le chemin du quai en sifflotant.

Comme je me préparais à poser le pied dans la voiture de Suzuki, cinq supposé débardeurs lâchèrent les colis qu'ils transportaient et l'auto fut entouré. On me fouilla et comme de raison les petits paquets furent découverts. C'était de l'opium.

Je fus conduit aux cellules comme les autres afin de m'éviter des représailles possibles de la part de complices.

On me libéra, bien entendu. Après la condamnation des membres de la bande, le flot de drogues sembla tari, preuve de l'importance des personnages que j'avais contribué à faire appréhender.

Je fus récompensé largement par les policiers

fédéraux.

Je dois avouer, cependant, que depuis ce temps je vis sous une crainte continuelle. Il m'arrive souvent de rêver qu'une multitude de japonais me traquent et me découpent en petits morceaux.

Il est heureux que j'aie pour moi, la satisfaction d'avoir accompli mon devoir et de m'être acquis l'amitié du chef des policiers fédéraux.

Cet ouvrage est le 690^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.